

L'ARTICLE NECROLOGIQUE.

Le docteur Cordil est au plus mal. Il y a une huitaine de jours, en revenant d'une séance de l'Académie de médecine où il avait en très chaud, des frissons l'ont saisi tout à coup; le docteur a dû s'altérer, et dès lors la maladie a fait des progrès tellement rapides qu'on ne sait trop si l'illustre malade pourra passer la nuit. La mort, qu'il a combattue toute sa vie chez les autres, prend enfin sa revanche longuement attendue et vient s'asseoir à son chevet. Cependant, tout espoir n'est pas encore perdu. Une crise s'est déclarée dont l'issue est incertaine; et dans la chambre voisine, la femme et les enfants du moribond, refoulant les larmes qui leur montent aux yeux, accueillent cette suprême espérance avec le sourire hâlant des gens qui essayent de se mentir à eux-mêmes. On a jonché la rue d'une lièvre de paille où les roues des voitures s'enfoncent avec des roulements adoucis. Des moineaux, descendus des toits voisins, cherchent à travers les fêtuques quel grain d'avoine ou d'orge oublié par le déau des batteurs; ils percent de petits cris aigus le silence morne. La porte de l'hôtel entrouvre ses lourds vantaux gros verts, laissant apercevoir dans son entre-bâillement les dalles blanches et noires du corridor, un bout d'escalier tournant, un morceau de rampe dorée, et les passants y jettent des regards pleins d'une curiosité inquiète. Un ouvrier philosophe, qui pousse une voiture à bras, maugrée contre la paille où glissent ses souliers ferrés, et songe à part lui que les belles maisons, les beaux équipages, les beaux habits n'empêchent pas les riches de mourir, tout comme de pauvres diables. Ça console tout de même d'être malheureux, cette pensée-là, voyez-vous! Chez le concierge, sur le régistrier disposé à cet effet, les signatures, de toutes écritures et de tous paragraphes, s'allignent les unes au-dessus des autres, signatures d'hommes politiques, de membres de l'Institut, d'artistes, de financiers, de gens du monde. Il y en a des pag-a-entières, noircies, salées, chiffonnées, lugubres, racontant la longueur de la maladie, l'inquiétude attristée des amis qui se souviennent, l'indifférence polie des connaissances mondaines, des confraternités scientifiques. Mais personne, certainement, ne prend plus d'intérêt à la santé du docteur Cordil, ce grand jeune homme blond, aux moustaches retroussées, aux paupières bleues, au large digne; affaibli la-bas dans l'intérieur d'un café, en face de l'hôtel. Depuis huit jours, il vient régulièrement chercher des nouvelles, le matin et le soir, et quand l'état du malade a commencé à empirer, il est revenu jusqu'à trois et quatre fois par jour avec une sollicitude obstinée. La patronne du café lui trouve l'air comme il faut; le premier garçon voit en lui quelque parent pauvre s'efforçant de rentrer en grâce par son zèle discret, et le concierge interrogé à ce sujet, a répondu: —Bah! un client que monsieur aura soigné gratis, monsieur était si bon. Eh bien! non. Le jeune homme en question n'est ni un pa-

ren pauvre, ni un client reconnaissant, mais tout simplement un bohème de la presse, reporter intermittent d'un journal boulevardier. Il s'est créé une spécialité: l'article nécrologique. Qu'un personnage en vue tombe malade, vite il bâcle sur le futur défunt un pompeux entrefilet où il lui prête des mots tirés de Chamfort et de Rivarol, ces deux fournisseurs attirés des pauvres d'esprit. Il s'empare du cadavre, il le dépèce, il s'en nourrit, il en vit. Tel lui a rapporté cent francs, tel autre deux cents, tel autre soixante seulement. Mais le métier a des hauts et des bas. Dans les temps de disette, quand la mort épargne les têtes illustres, se contentant de faucher par milliers des inconnus, bien souvent le reporter funèbre est obligé de dîner par cœur et de déménager sans payer son terme. Le matin même, il a changé sa dernière pièce de cent sous; il bat en plein la dalle, bigre de bougre! et comme cette situation de créve-la-faim n'a rien d'agréable, il attend avec une impatience bien légitime l'heureuse solution qui ne saurait tarder. Nonchalamment renversé sur le divan de cuir brun piqué de taches, il regarde les mouches courir sur le marbre de la table et ancer les gouttes d'absolu répandues. Au bout de toutes ses pensées, comme dans un apothéose de féerie, avec un joyeux tintamarrement de clochette, sonnent et réplissent dix louis qu'il va toucher tout à l'heure à la caisse du journal, un journal qui paye à la ligne et qui paie bien, bigre de bougre! Dix louis! c'est une somme, cela; de quoi vivre pendant tout un mois sans souci, vaûtré dans une douce paresse; de quoi se procurer des jouissances infinies, exquises, merveilleuses. Dix louis! —Alors! la vie a parfois de bons moments couleur de rose. Il s'agit d'en profiter, de les escompter au besoin. —Garçon, un autre absinthe! —Voilà, m'sieu! Par la fente des rideaux, il guette le départ des méd cins dont les mines graves et préoccupées l'ont rempli d'aise. Que voulez-vous! Si le malheur des uns ne faisait pas le bonheur des autres l'existence serait par trop triste; il n'y aurait vraiment plus moyen d'y tenir. Peu à peu la nuit arrive. Les bees de gaz s'allument l'un après l'autre avec une petite explosion sifflante; les bouteilles, rangées autour de la dame du comptoir, se mettent à étinceler dans cette aurore nocturne, se renvoyant des rayons verts, rouges, jaunes, blancs, traversés de flèches lumineuses. Un à un, les derniers consommateurs quittent leur piquet ou leur domino pour aller diuer, et le bohème nécrologique reste seul au milieu des garçons absorbés dans la lecture des feuilles du soir, seul devant son verre à moitié vide, tendant toujours l'œil vers la porte de l'hôtel, qui s'ouvre enfin. Tout doit être terminé. Les médecins sont montés en voiture, escortés par un valet de pied solennel. —Garçon, payez-vous. Et le reporter se précipite dehors, pénètre dans le haut vestibule, où contre la rampe de l'escalier le bulletin quotidien est affiché. D'un geste machinal il tâte la poche de son pardessus; son article y est toujours et craque doucement sous la pression des doigts. —Dix louis, dix louis, chante allègrement le cahier de papier froissé.

—Dix louis, dix louis, répète le grincement gémissant de la porte que le vent repousse. —Dix louis! dix louis! siffle la flamme du gaz en dansant dans ses globes dépolés. —Dix louis! dix louis! reprend le obscur en un crescendo joyeux. Hein! Qu'est-ce que c'est donc? Bigre de bougre! Voyons, il se trompe. A deux reprises il relit mot par mot le bulletin qui blanchit dans la clarté crue d'un lampadaire: "Une amélioration sensible est produite. La guérison est désormais assurée." Le pauvre diable chancelle tout interdit, comme assommé par ce coup imprévu; puis, la tête basse, le dos élargi, un juron aux dents, il s'en va, pestant contre cette canaille de Cordil, qui s'obstine à vivre et lui floute ainsi ses dix louis.

PAGES OUBLIÉES.

La ville de Chambéry vient d'élever un monument à Xavier et Joseph de Maistre. Voici quelques pages oubliées de l'œuvre des deux célèbres écrivains:

MA CHAMBRE.

Ma chambre est située sous la quarante-cinquième degré de latitude, selon les mesures du père Boecaria; sa direction est du levant au couchant; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien près. Mon voyage en contiendra, cependant davantage; car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent: —Aujourd'hui je ferai trois visites, je ferai quatre lettres, je finirai cet ouvrage que j'ai commencé. Mon âme est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentiments; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente! Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont éparées sur le chemin difficile de la vie? Elles sont si rares, si chèrement gagnées, qu'il faut être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayantes, selon moi, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route. Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rapidement une ligne droite; je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin; de là, je pars obliquement pour aller à la porte; mais quelque, en partant, mon intention soit bien de m'y rendre, si je reconte mon fauteuil en chemin, je ne fais pas fiçon et je m'y arrange tout de suite. C'est un excellent meuble qui a un défaut; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. Un bon feu, des livres, des plumes; que de ressources contre l'ennui! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation, ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis! Les heures glissent alors sur vous et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage. Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective. Il est situé

de la manière la plus heureuse: les premiers rayons du soleil viennent se jouer dans mes rideaux. Je les vois, dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche; à mesure que le soleil s'élève: les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières, et les font balancer sur leur lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tous côtés une teinte charmante par leur réflexion. J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison, et des autres oiseaux qui habitent les arbres: alors mille idées riantes occupent mon esprit; et, dans l'univers entier, personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien. J'avoue que j'aime à jouer de ces doux instants, et que je prolonge toujours, autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit.

MA ROSE.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine: c'est une fleur de carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les serres du Valentin, et le soir, une heure avant le bal plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à Mme de Hautcastel. Elle la prit, —la posa sur sa toilette, sans la regarder et sans me regarder moi-même. Mais comment aurait-elle fait attention à moi? Elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure: elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce, amoncelés devant elle, que je n'obtiens pas même un regard, un signe. Je me résignai: je tins humblement des épingles toutes prêtes, arrangées dans ma main; mais son carreau se trouvant plus à sa portée, elle se pencha à son carreau, et, si j'avais la main, elle les prenait de ma main. —Indifféremment, —et, pour les prendre, elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue. Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure; et sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'air d'air de moi, ma rose et moi, une fort triste figure. Je finis par perdre patience, et ne pouvant plus résister au dépit qui me tenait à la main, et je sortis d'un air de colère, et sans prendre congé. —Vous en allez-vous me dit-elle en se tournant de ce côté pour voir sa toilette de profil. Je ne répondis rien; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie. —Ne voyez-vous pas, disait elle à sa femme de chambre, après un moment de silence, ne voyez-vous pas que ce carreau est beaucoup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il y faut faire une baste avec des épingles? Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve-t-elle sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne vous dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre. Remarquez bien, mesdames, que je ne fais aucun réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis pas que Mme de Hautcastel ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande. —Non, monsieur; il y a huit jours que je n'ai pas le sou; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. —Et la brosse? C'est sans doute pour cela? —Il aurait pu dire à son maître: —Non, je ne suis point une tête vive, un animal, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres 10 sous 4 deniers que vous me devez et je vous achèterai une brosse. Il se laisse maltraiter injustement plutôt qu'il expose son maître à rougir de sa colère. Que le ciel le bénisse! Philosophes chrétiens! avez-vous lui? —Tiens, Joannetti, lui dis-je, tiens, cours acheter la brosse. —Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir? —Va, te dis-je, achète la brosse: laisse, laisse cette poussière sur ton soulier. Il sortit; je pris le linge et je nettoyai délicatement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

MA ROSE.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine: c'est une fleur de carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les serres du Valentin, et le soir, une heure avant le bal plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à Mme de Hautcastel. Elle la prit, —la posa sur sa toilette, sans la regarder et sans me regarder moi-même. Mais comment aurait-elle fait attention à moi? Elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure: elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce, amoncelés devant elle, que je n'obtiens pas même un regard, un signe. Je me résignai: je tins humblement des épingles toutes prêtes, arrangées dans ma main; mais son carreau se trouvant plus à sa portée, elle se pencha à son carreau, et, si j'avais la main, elle les prenait de ma main. —Indifféremment, —et, pour les prendre, elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue. Je tins quelque temps un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure; et sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'air d'air de moi, ma rose et moi, une fort triste figure. Je finis par perdre patience, et ne pouvant plus résister au dépit qui me tenait à la main, et je sortis d'un air de colère, et sans prendre congé. —Vous en allez-vous me dit-elle en se tournant de ce côté pour voir sa toilette de profil. Je ne répondis rien; mais j'écoutai quelque temps à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie. —Ne voyez-vous pas, disait elle à sa femme de chambre, après un moment de silence, ne voyez-vous pas que ce carreau est beaucoup trop large pour ma taille, surtout en bas, et qu'il y faut faire une baste avec des épingles? Comment et pourquoi cette rose sèche se trouve-t-elle sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne vous dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre. Remarquez bien, mesdames, que je ne fais aucun réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis pas que Mme de Hautcastel ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réalité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. Je me contente de jeter ce chapitre (puisque'en es) un, de le jeter, dis-je, dans le monde, avec le reste du voyage, sans l'adresser et sans le recommander à personne. XAVIER DE MAISTRE.

DEPECHE

Télégraphiques

Conférences entre le gén. Otis et Aguinaldo.

Capture de navires insurgés.

New York, 23 septembre.—Une dépêche spéciale de Washington annonce que l'on n'a reçu aucune confirmation officielle du rapport suivant lequel un envoyé d'Aguinaldo serait envoyé à Manille, et il y aurait une série de conférences entre lui et le général Otis. Mais on s'attend, à tout moment, à recevoir quelque nouvelle de ce genre. Le premier avis sur ce sujet a été reçu par le secrétaire-assistant Allen; il lui avait été envoyé par le contre-amiral Watson.

Le Pansy, commandant Laning, a capturé le steamer Mundaqui qui faisait la contrebande de guerre. Le Marivies, commandant Omen, a capturé le steamer Taelano qui était un auxiliaire des insurgés. Le Taelano fera une excellente canonnière de 100 tonnes; il va être armé.

Le Pansy est commandé par l'enseigne Laning, attaché jadis au Monadock. Le lieutenant Jos. W. Omen, qui était attaché à l'Helena, a été transféré aux Marivies. D'après la dépêche de l'amiral Watson, il est évident que l'on fait maintenant une rude chasse aux navires filibustiers. D'un autre côté, les efforts que font les Philippines pour approvisionner leurs troupes et leurs navires, prouvent qu'ils n'ont pas l'intention de céder.

La récolte de coton. Florence, Alabama, 23 septembre.—Le colonel Kirkman, dont les estimations sur les récoltes de coton sont fort appréciées chaque année, avait le 23 août dernier porté le chiffre de la récolte à 9,500,000 balles. Il vient de réduire ce chiffre à 9,000,000, par suite de la sécheresse qui a précipité l'ouverture des grappes.

Explosion au bord du transport Sherman. San Francisco, 23 septembre.—L'explosion d'une boîte de cartouches à percussion sur le transport des Etats-Unis Sherman, hier soir, a causé des sévères blessures dans l'équipage. Quatre arriérés sont blessés mortellement: John Burke, Frank Klarn Ch. Anderson, John Brodie. Ces deux derniers sont blessés très dangereusement. Les arriérés travaillaient, nuit et jour, afin de préparer leur navire à faire le voyage de Manille. Ils étaient en train de manier une boîte de capsules qui pesait 80 livres. En voulant la faire pénétrer dans un espace étroit, ils ont provoqué une explosion terrible. On sait les résultats. Quant au reste, il y a eu peu de dommages.

Double assassinat par un homme de couleur. Presse Associée. New Louisville, Arkansas, 23 septembre.—Harry Wheeler, un riche planteur, a été assassiné par Thos Sanders, couleur, et sa fille Lois, âgée de quatre ans, a été tuée dans ses bras. On a pu saisir Sanders.

Le système de chemins de fer Cubains. Presse Associée. New York, 23 septembre.—Le général A. G. Greenwood, de retour de Cuba, donne les renseignements suivants sur les chemins de fer cubains. "Dans quelque temps va commencer la construction d'un chemin de fer qui va rendre chaque point important de l'île d'un facile accès. "Nous avons le droit de passage; nous avons les concessions et, surtout, nous avons l'argent. "Notre but est de construire une ligne principale sur toute la longueur de l'île. Il nous faut, d'abord, un chemin allant de Santa Clara à Santiago de Cuba, une distance de 400 miles. "Puis nous construirons des embranchements sur la ligne principale. Ces embranchements aboutiront à tous les ports du nord et du sud de l'île: soit 850 miles, dont la construction coûtera \$25,000,000. "Les tracés et les devis ont été faits, ainsi que les travaux nécessaires pour commencer l'entreprise; mais il faut, avant tout, rappeler la résolution Forsaker. "On compte obtenir ce rappel, dans les commencements de la prochaine session. Nous hâterons les travaux de construction et nous doterons l'île d'un système complet de chemin de fer. Les conséquences sont incalculables. Les ressources du pays seront immédiatement doublées."

La tactique filippine des Philippines. Presse Associée. New York, 23 septembre.—Une dépêche de Manille au "World", via Hong Kong dit: Le général Wheeler, après une escarmouche à Paraco, a télégraphié au général Otis de lui envoyer de la cavalerie pour empêcher la jonction des insurgés. Le général Otis a répondu qu'il ne pourrait envoyer de cavalerie qu'en octobre. On a essayé trois fois d'assassiner Tavera, le chef des philippins. On se plaint beaucoup, dans l'armée et parmi les natifs, des juges du pays sur lesquels on ne peut compter. Une enquête est commencée à ce sujet. Toutes les relations commerciales sont brisées à Manille. Il est presque impossible de se procurer les produits du pays; depuis que le désastre régnait dans les provinces. On ne peut obtenir que les produits de l'étranger. La "Filippina Independencia" dit que tous les préparatifs sont faits pour abandonner Tarlac, si la guerre est nécessaire. Les forces d'Aguinaldo, dit ce même journal, peuvent continuer leur tactique filippine et épouiser les américains plus aisément que ne l'ont fait les Romains, du temps d'Annibal.

La haute société anglaise en Ecosse. Londres, 23 septembre.—La haute société anglaise a envahi l'Ecosse: la Reine, le prince de Galles, tous les membres de la famille royale se sont groupés autour de Viennes. Dans cette foule on remarque les Bradley Martin, les Wm Waldorf Astor, les Carnegie, et autres américains qui y font grande figure. Dans tous les salons on se livre avec rage au jeu—au poker, au baccarat, à la roulette, pendant presque toute la nuit.

ment impatient, et lut aussi rapidement que le lui permettait son instruction très élémentaire la réponse de Dufresne. —Bon, fit elle seulement, avec une leur mauvaise dans le regard, l'affaire va marcher. Puis se souvenant aussitôt des suppositions de la vieille amie, relativement à un mariage projeté, et avec le dessein d'entretenir cette erreur, elle reprit, sur un ton confidentiel: —Vlà ce que j'avais prévu, mère Breton; c'est épouser me donne rendez-vous pour ce soir, à la ville; qu'est-ce que je vous disais! C'est-y obstiné les hommes, hein! —Pour sûr, fit malivement la vieille, en hochant la tête, et pourtant y a souvent pas de quoi, pour ce qui est de nous. —C'est pas tout ça, reprit Rosalie, va falloir que vous m'aidiez pour obtenir la permission d'aller à la ville. Et comme la vieille la regardait, sans comprendre, elle continua: —Je vas raconter à Mlle Madeleine que ma parente de Châteaun-Thierry est très malade, et qu'elle demande à me voir, rapport à ses économies. Vous direz, en même temps, que vous êtes venue exprès pour me chercher, ça fait que je vous ferai manger avec les ouvriers, et que nous repartirons ensemble tantôt; vous m'avez bien

comprise? —Pour sûr, c'est point malin du tout, je vas leur faire accorder que votre tante est quasiment morte, c'est pauvre femme! —C'est bien ça;... venez! Les choses se passèrent comme l'avait justement prévu Rosalie. Madeleine Dallebois, compatissante aux moindres infortunes, et plus tendre encore depuis que la source amère de la souffrance avait jailli en elle, ne fit aucune opposition à la demande de sa servante. Cependant elle n'ouvrait pas, pour la Borgne, la sympathie et l'intérêt que lui inspiraient la plupart des autres serviteurs de la ferme. Instinctivement, et comme si elle eût pressenti que dans l'avenir, cette femme serait la cause des cuisantes douleurs qui devaient l'assaillir, elle se sentait plutôt éloignée d'elle moralement, et disposée à la tenir à l'écart. Un sentiment de médisance vague et mal définie, encore accrue depuis le jour où elle l'avait surprise écoutant sa conversation avec Mme de Presles, au sujet d'André; une sorte de répulsion irraisonnée lui faisait garder vis-à-vis de la Borgne une attitude plus hautaine et plus réservée qu'avec les autres domestiques. Mais elle ne se croyait pas le droit, quelles que fussent ses présomptions et son antipathie,

de priver son semblable des satisfactions ou des besoins légitimes et moraux que comportait sa situation personnelle. Elle ne reconnaissait qu'à Dieu le droit de juger, et surtout de préjuger et de punir les méchants. D'ailleurs, ne devait-elle pas, en croyant sincère, pratiquer la bonté, la douceur et la miséricorde, telles que les lui avait enseignées la religion du Christ? Elle prit donc sur elle d'accorder la permission demandée, car son père était absent pour quelques jours. Puis, après avoir admis Jeanne Breton à la table des ouvriers, sur la demande de Rosalie, et s'en être particulièrement occupé par compassion pour son âge, elle laissa partir les deux femmes, dès que sa servante eût accompli l'indispensable de sa besogne journalière. Il était environ quatre heures de l'après-midi; Rosalie la Borgne et la mère Breton firent la route lentement, et la servante eût encore le temps de s'arrêter à Etampes, pour se rafraîchir avant de se rendre à Châteaun-Thierry. A continuer.

ft disparaître dans la profonde poche de son tablier le demi-louis qu'on lui tendait, puis, attendrie, peut-être, elle dit à René: —Ah! mon cher monsieur, j'ai été bien malheureuse d'être obligée de mentir à un jeune homme aussi charmant que vous, mais j'avais reçu de madame l'ordre de ne plus vous laisser monter, je suis esclave de mes locataires. Y paraît, ajouta-t-elle, c'est la femme de chambre congédiée qui m'a dit ça, y paraît que ma maîtresse Eva était bien triste de ne pas vous voir, la pauvre petite! René interrompit le verbiage de la vieille femme. —Laissez-vous faire parvenir une lettre à Mlle Vally! —Hélas! comment ferais-je! mon bon monsieur, ces dames sont parties pour longtemps, même pour toujours. Le coup fut rude pour le jeune homme. —Ah! mon Dieu... partie!... Eva est partie, ne peut-elle empêcher de s'occuper. Et il se laissa choir sur une chaise. Son émotion attendrit réellement la concierge, et longuement elle lui expliqua le renvoi précipité des domestiques, puis le départ de ces dames. Comme à Sam Butler la digne femme raconta à René que Suzanne Vally avait donné un coup de sacre l'adresse de la concierge, elle

re. Pour sûr elles avaient dû se rendre au Havre, Yaya lui ayant assuré qu'on partait pour l'Amérique. René remercia et dans un état de douleur indescriptible rentra rue Nollet. Devant sa mère et Marie il eut cependant la force de dissimuler sa peine, mettant la prostration à laquelle il se trouvait en proie sur le compte d'une violente migraine. Le pauvre enfant eut la satisfaction de voir qu'il avait réussi à tromper la surveillance inquiète et affectueuse des siens, et après avoir fait acte de présence à table, il alla se coucher. La nuit, hélas! fut triste et longue pour le malheureux. Dès que le jour parut, quoique brisé, rompu par l'insomnie, René se leva; il voulait examiner froidement la situation. Pour lui, une chose demeurait absolument nécessaire et s'imposait à son esprit: retrouver Eva. Quels étaient les projets de Mme Vally? elle était riche, elle pouvait, si bon lui semblait, aller à l'autre bout du monde. Comment la suivre, si véritablement elle s'était embarquée pour l'Amérique? Que faire? se demandait le pauvre amoureux. Mais, au fait, René avait-il le droit de se demander ce que devait faire un amoureux? René avait une partie de la

Je vais aller trouver mon ancien camarade, employé à la Compagnie transatlantique; personne mieux que cet ami ne pourrait me renseigner. En effet, René avait fait son service militaire en même temps que le fils d'un haut fonctionnaire de la dite Compagnie. Ce jeune homme occupait même un poste assez élevé dans les bureaux de la rue Auber, depuis son retour du régiment. René avait conservé avec cet aimable garçon des relations amicales quoique assez espacées; nul doute qu'il ne se mette à la disposition de son ancien camarade pour lui fournir tous les renseignements dont il pouvait avoir besoin aujourd'hui. René se rendit rue Auber où il fut cordialement accueilli. Après s'être fait de mutuelles visites et s'être réciproquement demandé des nouvelles de leur famille, René exposa au jeune employé de la Transatlantique le but intéressé qui l'amenait aujourd'hui. L'ami devina tout de suite l'état d'âme de René. —Ah! tu es amoureux, mon pauvre vieux, et la bien-aimée s'est enfuie! René avoua une partie de la

ment impatient, et lut aussi rapidement que le lui permettait son instruction très élémentaire la réponse de Dufresne. —Bon, fit elle seulement, avec une leur mauvaise dans le regard, l'affaire va marcher. Puis se souvenant aussitôt des suppositions de la vieille amie, relativement à un mariage projeté, et avec le dessein d'entretenir cette erreur, elle reprit, sur un ton confidentiel: —Vlà ce que j'avais prévu, mère Breton; c'est épouser me donne rendez-vous pour ce soir, à la ville; qu'est-ce que je vous disais! C'est-y obstiné les hommes, hein! —Pour sûr, fit malivement la vieille, en hochant la tête, et pourtant y a souvent pas de quoi, pour ce qui est de nous. —C'est pas tout ça, reprit Rosalie, va falloir que vous m'aidiez pour obtenir la permission d'aller à la ville. Et comme la vieille la regardait, sans comprendre, elle continua: —Je vas raconter à Mlle Madeleine que ma parente de Châteaun-Thierry est très malade, et qu'elle demande à me voir, rapport à ses économies. Vous direz, en même temps, que vous êtes venue exprès pour me chercher, ça fait que je vous ferai manger avec les ouvriers, et que nous repartirons ensemble tantôt; vous m'avez bien

Feuilleton L'Abelle de la N. O. N°441. Commencé dimanche 27 novembre. MARIE LA MODISTE Par Pierre Lotin et A. de T... TROISIÈME PARTIE. JUSTICE. L'ENLEVEMENT. Suite. L'amour ne rend-il pas audacieux les plus timorés! Quand à la brave femme à laquelle le jeune homme s'adressait, baissant les yeux, sans doute pour cacher sa confusion, elle